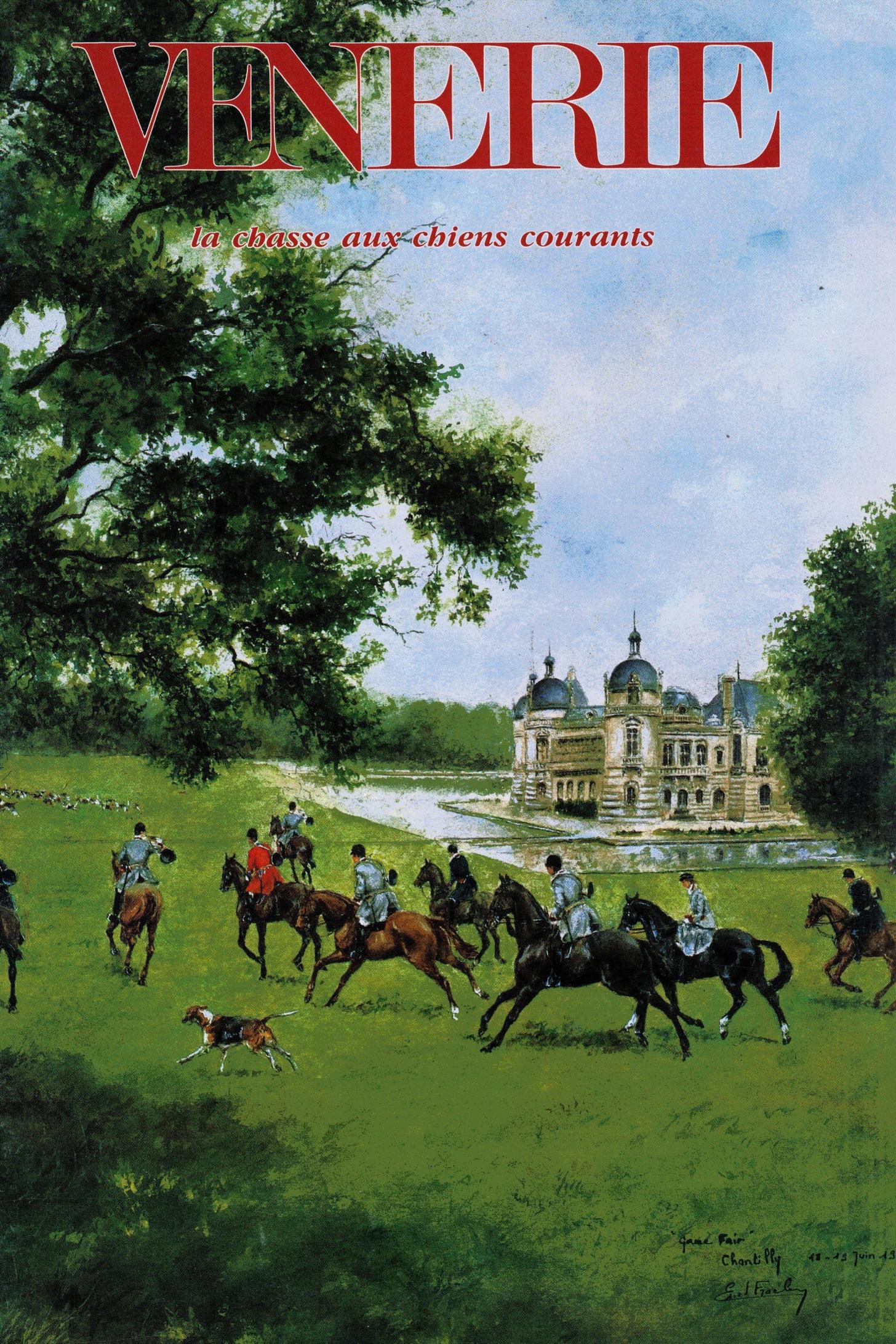


VENÉRIE

la chasse aux chiens courants



Game Fair
Chantilly 18-25 Juin 19
G. H. Forley



VÉNERIE D'AUJOURD'HUI

L'Equipage des Taillis d'Eglantines



Photo : courtoisie



Dans les prés inondés d'Arrelles

Photo : Ph. Brost

Historique

Par un bel après-midi d'automne 1981, nous sortons nos huit Bruno du Jura pour une séance de dressage. Il s'agit de rester en meute et surtout de résister au fou désir, à l'appel irrésistible du « cochon », animal chassé à tir jusqu'alors.

Nous étions trois ; mon frère aîné Vincent, et deux adolescents, mon frère Laurent et moi ; même âge, vouant une admiration, une confiance et une affection toute particulière et très profonde à ce frère aîné. Au soir de cette première sortie, que de sentiments étranges se mêlant, se contredisant, que d'images et de rêves... Mais que voulait donc notre frère ?

Nous étions une famille de chasseurs certes, mais pas de veneurs hélas, et pourtant, ce que nous aimions à la chasse, ce que nous recherchions et ce qui faisait vibrer tout notre être : n'était-ce pas la voix de nos chiens, cette merveilleuse symphonie ? N'était-ce pas leur extraordinaire intelligence, leur instinct qui nous dépassait, leur courage et leur ténacité jamais en défaut ? Et nous, adolescents, de courir derrière, d'essayer de comprendre leurs lois et leurs langages ?

Le soir, lorsque la nuit était tombée depuis longtemps, il fallait retrouver les fusils déposés ça et là au cours de la journée ; trop lourds et encombrants et puis après dîner, il fallait retourner inmanquablement au « Haut du Laie », chercher les chiens, car ils chassaient toujours. Combien de fois avons nous dû rompre de force Nova, Primevère, Sans Peur, etc... devant leur cochon au ferme. Aussi, la suite était-elle inévitable et cette première séance de dressage devait arriver...

Nous avons des chiens, nous avons un territoire de rêve : petit bois, bouquetaux, plaine, hameau pour partie



Les Bruno du Jura. Vincent, Laurent et Marie George

en ruine, beaux vallons, tout ceci planté dans un décor d'une beauté tellement paisible. Très vite nos autres frères et soeurs, cousins, amis nous ont rejoints et nous nous sommes lancés dans notre grande passion. Nous vivions sans doute sans nous en rendre compte nos meilleures journées, insouciant de tout, à courir le lièvre derrière nos Bruno. L'Équipage des Taillis d'Eglantines était né. Mon

frère, Vincent, réalisait son rêve de toujours.

Elevé depuis son plus jeune âge dans l'amour et la recherche du beau, en étroite communion avec la nature de surcroît, il voulait que son équipage soit une symphonie dans l'harmonie des couleurs, des sons, des pensées... Il voulait faire corps avec cette nature si chèrement admirée et respectée.



M. Vincent George, fondateur de l'équipage et son épouse

Ajoutez à cela une pointe de poésie et de rêverie favorisant le dépaysement si nécessaire à toute vie humaine et vous comprendrez le choix du nom : « Les Taillis d'Eglantines ». Il ne souhaitait pas un nom nous rattachant à un territoire propre mais plutôt un nom qui évoque l'une des beautés de la forêt capable d'émouvoir les plus endurcis : la délicatesse d'un buisson d'églantines au petit jour : quelle merveille... Le choix de la tenue : vert amande, parement vert forêt, culotte vert forêt et gilet vieux rose coulait de source, de même que la devise : « Attendre, chasser, rêver ».

Et puis, un jour, nous avons perdu notre territoire de lièvre, le lièvre lui-même se faisant de plus en plus rare, nous avons franchi le pas et c'est ainsi qu'en septembre 1987, nous courions notre premier chevreuil dans une petite forêt de l'Aube avec une quinzaine de Blanc et Noir.

Pourquoi les Blanc et Noir, me direz-vous ? Pour une raison très simple : parce que c'est le type de chien qui a ravi d'emblée notre sensibilité et que nous trouvions le plus beau, le plus majestueux, le plus élégant, le mieux gorgé, le plus fin, le plus subtil... Il est celui qui couronne à notre sens, notre recherche de l'harmonie. Ceux qui ont des Blanc et Noir nous comprennent, que les autres nous pardonnent...

Mon frère est resté le Maître de son Equipage, jusqu'en 1989, puis un dimanche de février, il nous a légué le fouet, à nous, ses deux jeunes frère et soeur, Laurent pour servir les chiens à la chasse et moi-même pour tenter de faire régner l'ordre et respecter ce qu'il avait toujours privilégié. Lui, pour sa part, devait quitter la France et rejoindre la Polynésie pour raisons professionnelles.

Nous avons 26 ans, nous ne pouvions ni lui refuser, ni reculer. Il partait en nous laissant une quarantaine de chiens, une vingtaine de boutons, deux bons territoires, il avait eu soin, en outre de nommer un président res-



pensible et dévoué pour nous épauler. Il nous manquait les compétences certes, mais nous étions jeunes et nous nous sommes lancés.

Il me revient à l'esprit et j'en souris, cette deuxième chasse « d'orphelin » où nous devions accueillir notre « parrain » d'équipage : M. Rayer, Maître d'Equipage du Rallye Fontainebleau : quel trac mon dieu, et quelle angoisse. Il s'agissait de surcroît de lui remettre le bouton et de le nommer Bouton d'Honneur. C'était bien méconnaître M. Rayer, sa gentillesse pleine d'indulgence à notre égard et surtout sa grande compétence des choses de la vénerie. Sans doute, était-il le seul à pressentir que ce

n'était que le début d'une rude école qui nous ferait vivre et affronter des difficultés ô combien plus grandes et plus critiques...

Nous sommes en 1995 certes, nous avons gravi quelques échelons dans le domaine de la connaissance, mais jamais nous nous sentirons vainqueurs, car ce que nous ressentons de plus fort le soir de chasse, lorsqu'une fois de plus nous aurions dû prendre, que les chiens ont magnifiquement chassé, et que nous nous décidons à retraire car la nuit tombe, n'est-ce-pas la modestie et l'humilité pour nous-mêmes face à la forêt, ses hôtes et leurs lois ?...

Le 31 août 1995, Marie Aviat



Au chenil du Paradis

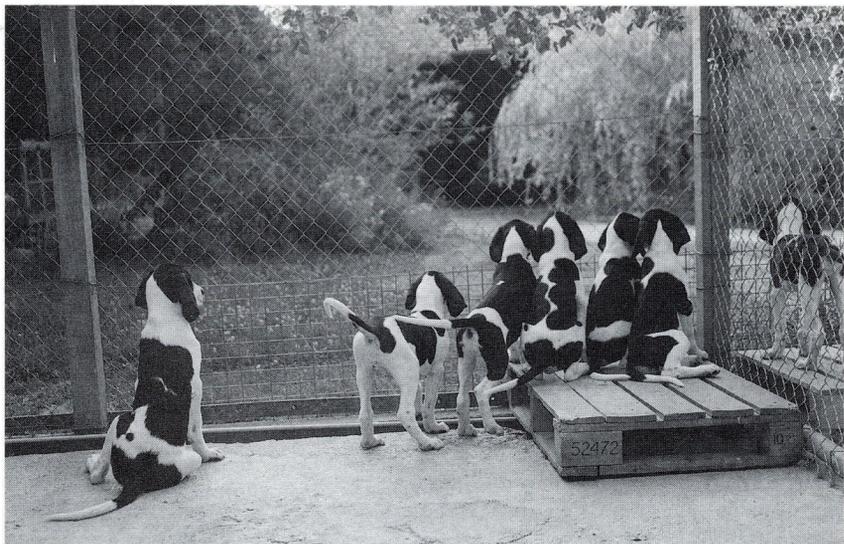


La meute

1986. Brindille, Bergamotte. Ce sont les deux premières chiennes Français Blanc et Noir venues se mêler aux Bruno, très tôt rejointes par Ulric. Tous trois provenant du Rallye Saintongeais arrivent avec l'écrasante responsabilité de fonder une meute de chevreuil. Mission difficile... C'est avec Ulric comme étalon, et quelques autres chiens : Audace, Cévennes et cinq jeunes « C » du Rallye Les Gasses, Vendéen, Sérénade et Amazone du Rallye Normand Piqu'Hardi que nous avons débuté cet élevage.

En mai 1988, naissent les premiers chiots, fils de Ulric et Bergamotte. Mais cela ne va pas sans mal. Les portées sont rares et chasser avec quelques Bruno qu'il faut créancer sur le chevreuil et quelques Blanc et Noir que nous connaissons encore mal n'est pas une mince affaire. Les chiens sont requérants mais trop indépendants. Il nous faut sans cesse ramener sur une seule chasse. Nous arrivons cependant à jouir de quelques belles chasses en forêt de Lusigny et au moment où notre frère aîné cède le fouet à sa soeur, Marie, les premiers chiens nés au chenil sont en âge de nous aider.

La nouvelle saison débute, et à notre grande satisfaction, nous nous apercevons que notre petit lot de chiens s'améliore et s'assagit... et nous prenons notre premier chevreuil : par temps de neige, relancé après une heure de défaut. C'est une étape. Cet hallali n'est pas la conclusion d'une de nos plus belles chasses, mais l'important est que les chiens aient coiffé leur animal. Nous espérons ainsi les voir en curée.



L'élevage, chez Mme Marie Aviat

Quelques jours plus tard, et dans l'euphorie bien naïve de cette première prise, après deux heures d'un beau laisser-courre, notre chèvre hallali courant, s'aventure sur la voie ferrée, y fait une double, les chiens la suivent de près, plusieurs chassant à vue. Il est trop tard pour rappeler les chiens, et le Paris-Bâle vient anéantir en dix secondes tous nos efforts laborieux.



Tout est rompu, l'équilibre si fragile de la meute est à retrouver. Nous avons dû surmonter tout d'abord notre désarroi, car piqueux et maître d'équipage, étaient les premiers témoins de cette horrible catastrophe, et ensuite notre découragement, car nous avions perdu là, sept de nos meilleurs chiens. En rentrant ce soir-là, le coeur serré, nous étions bien tentés de tout abandonner.

La semaine suivante, il fallait pourtant repartir, et les sages paroles de M. Rayer nous disant qu'il fallait trois générations pour faire un veneur résonnaient à nos oreilles... Nous avons fait buisson creux... la saison s'est terminée ainsi, en essayant de tirer le meilleur parti de ce qu'il nous restait de chiens, et en concentrant tous nos efforts sur l'élevage désormais installé chez le Maître d'Equipe. A la fin de la saison, MM. Bocquillon, compatissants ont eu la gentillesse de nous céder un petit lot de chiens sages et expérimentés pour nous aider à repartir. C'est à cette époque que Brindille est morte en mettant ses chiots au monde. En hommage pour



Chambord 1994 : MM. Ch. George et E. Aviat, La Brindille et son épouse

cette chienne, la première à avoir fait vibrer nos coeurs et ravi nos esprits, nous avons baptisé le piqueux : « La Brindille ».

La saison suivante, nous prenions possession d'une nouvelle forêt, avec un lot de chiens assez inconnu de nous, excepté notre propre élevage toujours basé sur les origines du Rallye Saintongeais : Ulric et Douarnenez son fils. C'était un « nouveau départ ».

Après ces deux années d'expérience difficile mais pleines d'enseignements, à force d'entêtement et guidés par les conseils et l'amitié de bons veneurs, la meute se remontait lentement. Cependant, il n'était pas aisé de

faire des exploits avec une meute se composant de vieux chiens venant de l'extérieur que nous ne connaissions pas encore suffisamment, encombrés d'un lot de jeunes chiens de l'élevage, tous fous et impatients. Peu à peu, les uns mûrirent et ménagèrent leurs ardeurs, faisant naturellement confiance aux autres. Chaque chasse nous apportant son lot de leçons et d'encouragements. Notre plus jeune frère, Christophe, nous a rejoint à ce moment et a soulagé le travail de La Brindille au chenil par son dévouement sans compter pour les chiens.

En 1992, une bonne remonte nous a permis d'effectuer enfin une sélection rigoureuse au chenil, ne gardant que les chiens qui, sans être encore excel-

lents, ne nuisaient pas aux chasses, particulièrement en volant la voie, et la saison suivante, nous notions un réel progrès. Les chiens chassaient en meute, tous à peu près de même pied et la musique de leur voix résonnait gaiement dans les combes de Fiel. Les efforts devaient donc se porter sur la vitesse, pour cela, il fallait alléger un peu les chiens.

C'est à cette époque que nous avons commencé à présenter les chiens à Chambord, car nous avions besoin d'apprendre à regarder les chiens et nous avons beaucoup de conseils à recevoir pour améliorer notre lot, tant des juges eux-mêmes que des maîtres d'équipages et piqueux rencontrés là-bas.

Les années passent, l'élevage se perfectionne, les chiens sont plus légers donc plus vites mais cependant chantants et nous nous attaquons à l'étape suivante, qui est de trouver et de pouvoir compter sur de bons chiens de change. Nous en sommes là, nous avons cinquante chiens au chenil plus une dizaine de chiots par an en moyenne.

Et Saint-Hubert aidant, les chiens coiffent quatre à cinq chevreuils par saison, ce qui nous encourage, nous fait rêver et nous permet d'espérer. Mais patience, il reste encore tellement à faire...

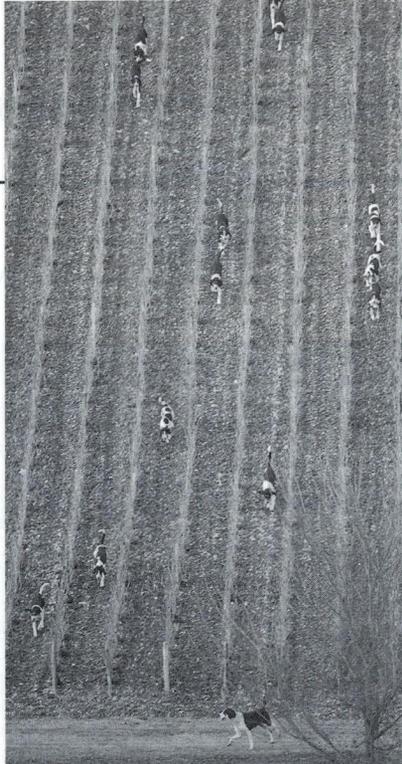
*Le chenil du Paradis,
le 1^{er} septembre 1995
L. et P. George*

**SUGGESTION
CADEAUX
P. 78-79**

Les territoires

C'est en octobre 1987 que nous nous retrouvons pour la première fois en forêt de Lusigny. Territoire de 230 hectares loué à la Caisse des Dépôts et Consignations et géré par l'O.N.F. Ce bois se situe à 15 km à l'ouest de Troyes, il est composé de taillis et de petites futaies, c'est bien suffisant pour notre apprentissage, et pour créancer nos chiens dans la voie du chevreuil, ce territoire étant exclusivement fréquenté par ceux-ci. Mais nous nous apercevons très vite qu'il ne va pas être aisé de garder ce bois. Dès la seconde saison, les chevreuils prennent le parti de débucher et nous rencontrons des difficultés de toutes parts : au nord, c'est la voie ferrée, Paris-Bâle avec en parallèle la RN 19. Au sud, c'est une association de chasse communale hostile à notre mode de chasse... Aussi, nous nous mettons en quête d'un territoire supplémentaire mais en gardant toujours un souvenir ému pour Lusigny puisque c'est la forêt qui nous a réunis tous pour cette expérience nouvelle dans la région et qui a permis aux Champenois, veneurs dans l'âme de partager cette même passion.

Notre Maître d'Equipage, Vincent George réussit à négocier des invitations pour l'Equipage en forêt domaniale de Rumilly-les-Vaudes. Magnifique forêt de chênes de 3.500 hectares, Rumilly se situe à 20 km au sud-ouest de Troyes. L'accès y est rapide et le rendez-vous se trouve en pleine forêt. L'Equipage grandit, la meute se confirme, notre existence est cette fois bien réelle. Nos relations avec l'O.N.F. et nos riverains sont bonnes. Les attaques se font à la billebaude ou bien sur la brisée de notre invitant qui prend plaisir à cela. Les chasses sont très rapides et la forêt par



Débucher dans les vignes

endroit très accidentée, les routes forestières et les layons sont tracés pour la chasse à tir mais nous nous y faisons bien. Rumilly connaît hélas une grande densité de chevreuils et les changes sont nombreux et continuels. Cette forêt est également peuplée de grandes bêtes : cerfs, biches ainsi que de sangliers. Le protocole passé entre l'Equipage et l'adjudicataire invitant nous permet de chasser une fois par semaine de fin janvier à fin mars.

Les adjudications de 1991 approchent. Nous redoublons de contacts et

parvenons à faire inscrire aux cahiers des charges de l'O.N.F., les clauses « vénerie » qui n'y étaient plus depuis fort longtemps. Avec ce point gagné, nous officialisons notre position. L'O.N.F. ouvre deux forêts auboises à la vénerie pour les adjudications : Rumilly-les-Vaudes et Fiel. C'est sur ce dernier territoire que nous jetons notre dévolu pour y être adjudicataires en propre, et nous passons un accord avec les anciens adjudicataires de Rumilly avec lesquels nous nous associons pour louer celle-ci, nous réservant février et mars. Les adjudications se passent à peu près comme nous l'avions souhaité et nous voilà installés dans nos deux territoires.

Hélas, nous devons perdre Rumilly deux ans plus tard pour des raisons qu'il serait trop long d'exposer ici. Ce fut un grand regret mais en gardant toujours l'espoir qu'un jour nous y retournerons. Nous avons Fiel et souhaitant nous y ancrer solidement, nous entreprenons auprès de nos voisins une opération de relations publiques qui s'avère positive. Cette forêt de 550 hectares située à 30 km à



Les combes de Fiel



l'est de Troyes se trouve dans une région du département où les chasseurs sont amoureux des chiens courants. Aussi, obtenons-nous le droit de suite sur plus de 600 hectares, se composant de grande et moyenne futaie, de taillis et de cultures traversées par « la Sarce », ruisseau qu'affectionnent particulièrement les chevreuils de chasse. En contrepartie de ce droit de suite, nous invitons nos riverains, société après société, à chasser nos sangliers, ainsi chacun y trouve-t-il son compte.

Très accidentée dans sa moitié est, la forêt de Fiel met les chevaux à rude épreuve, mais ses combes très profondes offrent en écho le récri des chiens d'une façon spectaculaire. Le sol est plutôt sec et dur, la saison dernière mise à part. Beaucoup de ses sommières ont déjà été rebaptisées par les hommes de pied au gré de leur imagination ou de leur rêverie. Aussi au rapport apprend-on que telle sommière s'appelle désormais Fontainebleau, telle coupe ; la coupe Meursault ou encore la taille toute sale là-haut ; la taille au cochon (sans doute à cause de la frayeur d'un de ces hommes de pied, un certain matin).

Depuis 1992, nous bénéficions de la maison forestière comme lieu de rendez-vous. La cheminée qui orne la grande salle commune réchauffe le moral les soirs de rosalie et permet à tous de se sentir bien. Ceux qui le peuvent et qui le désirent restent dîner après la chasse. Nous nous sentons bien à Fiel, bien qu'un peu à l'étroit et nos relations sont bonnes. Nous organisons notre Saint-Hubert à tour de rôle dans les trois villages bordant Fiel, elle a lieu le premier dimanche de novembre et est associée à la messe dominicale. Messe et vin d'honneur qui suivent se font dans une grande simplicité et sobriété afin que



Saint-Hubert sonnée par les trompes de l'équipage

FANFARE LA TAILLIS D'ÉGLANTINES



Refrain : Dans les fougères, les buissons, les épines,
Hardi mes beaux, le brocard est levé,
Bel Equipage des Taillis d'Eglantines,
Tu vas l'attendre, chasser, puis rêver...

Couplet : Dans les Vallons du Bois du Roy,
Tu vas l'attendre et guetter son cul blanc,
Tu vas chasser jusqu'au abois,
Tu vas rêver des Honneurs triomphants.

Refrain : Dans les fougères, les buissons, les épines,
Hardi mes beaux, le brocard est levé,
Bel Equipage des Taillis d'Eglantines,
A l'hallali, menez-nous sans tarder.



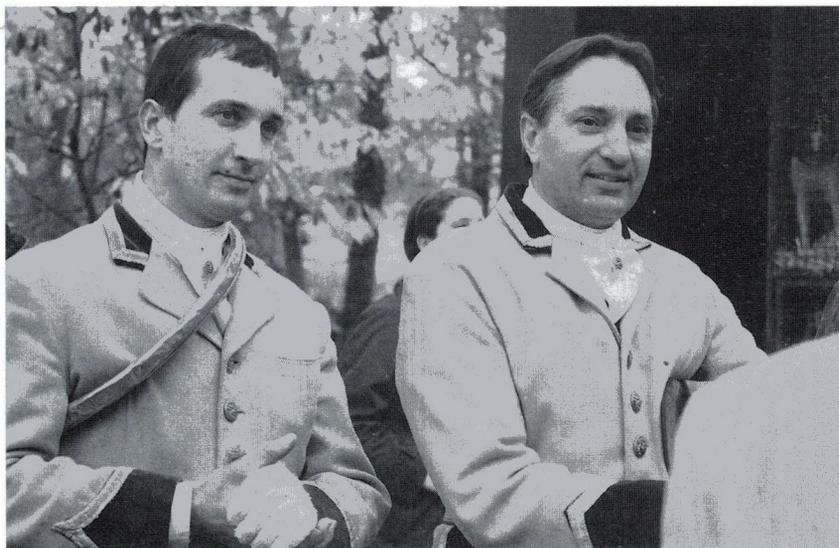
St-Hubert 1994 : la « Taillis d'Eglantines » chantée par les boutons



tous sentiments de folklore et de mondanité soient écartés de cette fête. Cela nous semble primordial pour que la vénerie retrouve sa place dans cette région où elle était disparue depuis trop longtemps.

A l'heure où sont écrites ces lignes, la saison approche, les esprits sont fébriles mais notre détermination est encore plus marquée. Puisse Saint-Hubert, préserver encore longtemps notre tradition.

*Le 1er septembre 1995,
Didier Ribeyrol*



M. Laurent George dit La Brindille à gauche et le Président M. Didier Ribeyrol

Le songe d'Hallali

*Je le cherche partout, et partout il me fuit.
C'était pendant l'horreur d'un défaut plein d'ennui
L'ombre d'un grand veneur devant moi s'est montrée,
Comme à la Saint Hubert, pompeusement coiffé
Les courses en sous bois n'avaient pas déchiré son manteau
Même il avait encore cette plume au chapeau
Dont il eut soin jadis de décorer sa tête
Pour paraître plus beau et pour faire la fête.
« Attention ! » M'a-t-il dit, « veneur de peu de foi,
Poursuis sans relâche le chevreuil devant toi !
Mais tu n'aurais plus rien quand tu pass'ras à table »
Alors en achevant ces mots épouvantables
Son ombre sur ma trompe a paru se baisser
Et moi, tendant vers lui mes mains pour l'écarter,
Je n'ai plus rien trouvé qu'un horrible mélange
De Reully, de Pommard, et de gin à l'orange.
Il ne restait plus rien, ni Bordeaux, ni Bourgogne.
Ils avaient tout mangé, tout vidé sans vergogne.
Mais lorsque revenant de mon trouble funeste
Je dus me contenter de ramasser les restes
Je compris à l'instant qu'il me fallait choisir
Ou chasser les chevreuils et ne pas me nourrir
Ou bien me rassasier sans plus courre le gibier.
L'ombre alors vint soudain et reprit la parole
« Pour garder tes sandwiches, mets les dans ta bagnole ».*

Ph. Bogaty

Comment les Blanc et Noir firent curée froide huit jours après... ou l'odyssée d'un chevreuil

Dimanche 10 janvier 1995 : vent d'ouest, temps couvert mais assez doux.

Très beau rapproché en grande musique et attaque sans tarder sur quatre chevreuils. Très vite, les animaux s'éclatent et les chiens rallient sur Diane et quelques autres chiens de tête. La chasse pique sous le vent pour débucher sur le plateau de Sèche Fontaine et gagner le Bois du Roi. Les chiens chassent vite et très en meute. Nous n'avons qu'à suivre.

L'animal, un brocard reconnaissable car portant un bois cassé à gauche, rentre en Fiel, va pour sauter la cabane du cantonnier, mais gêné par les voitures, longe la route et fait tête sur le Moulin de Roger. Il prend l'eau



puis remonte en Fiel pour ressortir aussitôt dans la coupe des Bûcherons à mi-côte. Il arrive alors dans l'enceinte de prédilection pour mettre les chiens en défaut. Mais ceux-ci en veulent et ne lui laissent aucun répit pour leur échapper. Ainsi toute la meute se sort sans défaut des coteaux d'Arelles (ce qui est rare, ces coteaux étant maudits par les veneurs !) Notre brocard décide alors de prendre son parti, et après quelques boucles dans les sapins en bas de Fiel, débuche à nouveau sur Sèche Fontaine, et fait tête sur Polisy. Les chiens et les veneurs prennent un peu de retard.

Des suiveurs voient l'animal débucher dans les maïs, puis après un hourvari en étoile, rembucher dans la pointe de Polisy le long de la route vers la cabane. La Brindille relance l'animal qui saute la route et se mêle à la traque de nos riverains, chasseurs à tir, tout à leur affaire. Les cavaliers se retirent bien évidemment et vont se placer au rembucher pendant que La Brindille suit ses chiens d'assez loin. L'animal prend tout le défilé habituel, les vignes de Balnot, le retour jusqu'à la cabane de Marty, puis débuche sur le plateau de Balnot. Là, de nouveau, il se met dans la traque d'autres riverains. Nous nous plaçons discrètement et suivons les événements de loin. Les chiens percent toujours et ils sont vus sauter la route de Balnot à Avirey dans les virages. Mais ils sont en forlongé et la voie est bien volatile. Suivant la logique, notre brocard a bien dû rentrer en Fiel, mais nous ne trouvons aucune rentrée au bois et les prés sont inondés : hélas le défaut est impossible à relever. A la nuit, il faut se résoudre à sonner la retraite manquée, la mort dans l'âme, après une si belle chasse.

Nous aurions pu en finir là quand un article paru dans les journaux locaux quelques jours après retenait toute

notre attention. Celui-ci relatait « l'odyssée du chevreuil d'Arelles » (commune limitrophe de Fiel où nous étions précisément tombés en défaut). Ce dimanche-là, des promeneurs virent un brocard sortir des prés inondés et s'engager dans une ruelle du village pour se réfugier sous une grange. Approché et caressé, notre animal n'a pas bougé et s'est laissé prendre dans les bras d'une âme charitable qui l'a « déposé en un lieu sûr sur un bon lit de paille »...

Après trois jours d'hébergement, notre brocard remis sur pied, fut relâché en Fiel par ses bienfaiteurs qui souhaitèrent que « ... Saint-Hubert, patron des chasseurs et de la chasse, lui permette de survivre encore longtemps. »

L'histoire ne finit toujours pas là, et ce que les bienfaiteurs ignorent et que nous nous sommes bien gardés de leur dire ; c'est que par le plus grand des hasards, les Blanc et Noir firent curée froide le dimanche suivant, sur leur petit brocard au bois gauche cassé qui avait rendu l'âme au pied d'un chêne, dans sa forêt et sous les

étoiles... à cause de sa partie de chasse avec les Blanc et Noir ou bien à cause de son hébergement pendant trois jours dans une soue à cochon ?...

Marie Aviat

Pour faire un relancé à vue...

J'essaierai, bien sûr, d'employer pour le fond, des teintes sombres et veloutées..., le jour commençant à décliner ; une légère perspective serait suggérée : un sentier, ou bien une ligne, tracée à la hâte, de grands arbustes touffus prendraient le devant de la scène. Le peu de lumière diffuserait une lueur curieusement opaque et à la fois fluorescente, elle opprimerait le spectateur soudain « tendu », car il vient d'apercevoir dans cet écran grisâtre les flancs blancs des chiens, il fixe à présent de curieuses zébrures qui se déplacent en cadence : ce sont les fouets des chiens dont le balancement méthodique donne l'effet d'un travail consciencieux, appliqué, sérieux.



Pastel de Mme Anne George - Bouton de l'équipage



Le rapport des valets de limier

Quel calme ! cependant... Par petites touches, les gris s'intensifieraient, dans un camaïeu subtil habilement ponctué de légers graphismes (craquements de branches, froissements de feuilles), frôlements imaginaires qui donnent le frisson, vite étouffés par l'épaisseur de la nuit qui déploie ses ailes. Soudain, dans un coin mal éclairé du tableau, vers la droite, de petites touches trembleraient : le premier plan s'animerait singulièrement... on reconnaîtrait avec bonheur le petit gémissement de « Diane », vite redoublé par celui plus affirmé de « Douarnenez », la silhouette de ce bon vieux

« Brulemail »... « Là ! là ! là !... » la voix du piqueux comme sortie d'un haut parleur nous ferait fixer un amas de branches mortes et le chevreuil d'un coup de rein, bondirait dans les chiens éberlués, transpercerait la toile suivi du récri étourdissant de la meute aux abois... et...

Alors, quelle soit l'issue de la chasse, l'artiste aura fait vibrer le coeur du spectateur (et, si le tableau est vraiment réussi, celui-ci pourrait, des heures et des heures entières continuer de rêver, avec le même bonheur...)

Le 5 septembre 1995, Anne George

*Anne George, est une fidèle de l'Équipage depuis toujours, épouse de mon frère aîné François qui a bien voulu nous suivre et nous épauler dans cette « folie », Anne est bien sûr bouton, cavalière émérite et... peintre. Elle nous ravi par les portraits de nos chiens, elle nous divertit par ses croquis humoristiques, elle nous fait rêver par la sensibilité et la délicatesse qui ressortent de ses tableaux, en un mot, elle nous charme !
M. Aviat*



... et curée

En Fiel, le 3 janvier 1995 : hallali...



Et pour conclure ?

Et la chasse dans tout cela, me direz-vous ? Je vous répondrais,

Si Saint-Hubert le veut ! Rendez-vous dans 20, 30 ou plutôt 50 ans, pour vous parler de nos chasses et nos théories, car nous n'oserions prétendre vous entretenir sur ce point à ce jour, nous limitant à : « chasser sérieusement sans nous prendre au sérieux » suivant la maxime d'un de nos chers boutons !

Pour l'équipage, Marie Aviat



Ma première chasse à courre Une journée avec l'Equipage des Taillis d'Eglantines

« Je fais du VTT en hiver... » Etonnée, moi qui attends impatiemment l'été pour remonter sur mon vélo, je demande à mon interlocuteur quel plaisir il trouve à pédaler sous la pluie, la neige, le vent dans le froid hivernal ? « Je suis des chasses à courre... » Piquée au vif, ma curiosité habituelle m'incite à participer à une chasse, pour voir... et j'ai vu, j'ai vibré de tout mon être aux sons des trompes, à l'accueil de l'Equipage, aux récris des chiens, aux récits devant la cheminée, aux chants, j'ai été happée par l'appel de la chasse. Ce qui devait rester une sortie anecdotique est devenu pour moi le départ d'une passion.

● L'avant chasse

Cette passion commence insidieusement avec la musique qui m'ensorcelle dès mon arrivée à la Madeleine, le relais de chasse. Même si pour un non initié, les morceaux sonnés à la trompe semblent répétitifs et peu variés, la puissance du son, les répons des instruments entre eux dans la cathédrale naturelle qu'est la forêt, laissent à l'auditeur un inexplicable sentiment de liberté et de bien-être. C'est donc sous le charme des trompes que j'entre dans la maison forestière pour saluer Marie, le Maître d'Equipage. Là, je suis frappée par la forte animation qui règne dans la salle à manger. Assis autour d'une table en train de pique-niquer, ou debout près de la cheminée, chacun discute avec enthousiasme des chasses précédentes.

● La chasse

Ces discussions passionnées contrastent avec la solennité du rapport de chasse qui suit le repas. Ce premier aperçu des rites de la chasse m'impressionne pour deux raisons. D'abord parce qu'il suit un cérémonial bien établi et respecté par ceux qui y assistent, ensuite parce que je ne comprends rien au charabia prononcé par les hommes de pied ; pour la néophyte que je suis, le langage « chasse » est parfaitement ésotérique. La chasse

poursuivent l'animal. Lorsque ce dernier est fatigué, il n'y a plus qu'à le servir. Un cycliste un peu entraîné peut donc suivre les cavaliers sans trop de problèmes et assister à un bel hallali. Il n'y a plus qu'à... Cette simple idée tombe en brèche dès le départ car, avant de servir l'animal, il faut le lever.

Or, en cette belle journée d'octobre, les chiens ont quelques difficultés à suivre une voie qui ne tient pas. La première heure de chasse consiste



Défaut

elle-même est un mystère. Mais ne sautons pas les étapes ; pour le moment, les chiens, de superbes Français Blanc et Noir, gambadent partout autour de moi et je suis ravie de les entendre aboyer joyeusement. Les cavaliers sont prêts, et j'enfourche mon vélo.

A partir de ce moment, je réalise le décalage entre l'idée que je me fais de la chasse à courre et la réalité. Ma conception, tirée des tableaux vus à Versailles, est schématisée de la façon suivante : les cavaliers et les chiens

donc à attendre les récris des chiens. Le charme des moments précédents s'estompe peu à peu. Je sens, dans cette attente que quelque chose m'échappe, quelque chose de grand, de fort et qui est capable de mobiliser les gens. J'ai hâte de comprendre la chasse à courre, j'ai hâte de voir l'animal.

Ce souhait ne sera pas exaucé. En effet, le brocard tant attendu est rusé et je découvre à travers les mots « change », « défaut », toute la complexité de la chasse à courre. Epuisée par des



Retraite en forêt de Rumilly-les-Vaudes

allers retours permanents dans des chemins valonnés, je pédale loin derrière l'animal. Heureusement, il reste en forêt de Fiel et je peux entendre la musique des chiens qui m'enchantent. Finalement, l'animal n'est pas pris et mon « il n'y a plus qu'à » tombe définitivement aux oubliettes.

● L'après chasse

De retour à la Madeleine, les discussions vont bon train. Tout le monde raconte sa chasse et je suis étonnée par tout ce qui a été vu. Le piqueux, Laurent, dit « La Brindille », retrace le parcours suivi par l'animal. C'est alors que je fais la connaissance de noms magiques « le chemin de Fontainebleau, la ferme de Sèche Fontaine, les coteaux d'Arelles,... » Les gens sont heureux, même si l'animal n'a pas été pris. Laurent entame le chant de l'Equipage des Tailles d'Eglantines. La fatigue et la chaleur du feu me plongent dans une douce torpeur...

Photos : Studio Ph. Brost-
bouton de l'équipage

Qu'ai-je retiré de cette première chasse à courre ?

D'abord une conviction : la chasse est un art difficile qui s'apprend. Si je veux en comprendre le sens, comprendre la passion de l'Equipage, il faut persévérer. Ensuite une constatation : la chasse est une activité qui développe une harmonie entre l'Homme et la Nature. Elle me permet de sauvegarder un équilibre personnel fragilisé par la vie moderne. Enfin, un désir : une irrésistible envie de revenir pour entendre à nouveau le son des trompes, les aboiements des chiens, les rires et les chants et pour peut-être, en apprenant la patience du chasseur, voir l'animal ?

Merci à l'Equipage de m'avoir accueillie si chaleureusement,

Merci à l'Equipage, qui, par la suite, m'a permis de répondre à l'appel de la chasse.

Avril 1995, Doris Hentsch

Le veneur et le goujat

*Un veneur chevauchait
Monté sur un bidet
Quand survint un goujat juché sur une charrette
Qui le salue bien bas, lui fait mille courbettes,
Le veneur se découvre, sourit et prend le trot,
Quand le goujat l'apostrophe par ces mots
« Eh bonjour Monsieur le Veneur,
Que votre meute est belle, quel ardent chasseur.
Sans mentir, si vous sonnez
Aussi bien que vous montez,
Vous avez là le plus brillant équipage
Qui soit dans les parages ».
Le veneur est accueillant, c'est là son pire défaut,
Il l'invite à chasser, s'occupe des chevaux.
Au jour dit, le goujat se réveille,
Arrive au rendez-vous attifé comme un clown, sans panier ni bouteille,
Mange les pâtés, et vide tout son muid.
Galope partout devant, fait les pires bruits,
Et au soir, il s'en va, sans salut ni merci.*

Qui chasse avec n'importe qui, va au-devant des ennuis.
Ph. Bogaty